

Petit oisillon

Mon année de L3 commence aujourd'hui, ce qui signifie qu'il me reste deux ans avant d'être officiellement libre. Chaque jour qui passe me rappelle à quel point je diffère des autres étudiants, me rappelle cette incapacité tenace à être sociable, heureuse et libérée émotionnellement parlant. Parvenir à s'isoler dans un environnement pareil n'est pas tous les jours facile, mais je fais ce que je peux.

Simon tourne pendant vingt bonnes minutes autour d'Andrews College avant de trouver une place. Le jour de la rentrée, c'est toujours l'anarchie, ici. Les voitures garées en double file déversent des dizaines d'élèves chargés comme des mulets ; derrière eux, des parents aux yeux humides obstruent les trottoirs. La route de Boston jusqu'au nord du Maine nous a pris cinq heures, et cette journée de début septembre a davantage des airs d'août que de début d'automne. Ahhh, la Nouvelle-Angleterre... Étant donné l'absence de climatisation dans la voiture, je suis trempée de sueur, mais j'essaie d'agiter subtilement mon tee-shirt en m'enivrant de la brise légère qui m'accueille à l'instant où je pose un pied sur le trottoir.

— Désolé pour la clim, s'excuse Simon en m'observant par-dessus le toit de sa voiture. C'est une vieille titine, mais

elle tient encore la route, ajoute-t-il en tapotant le capot avec un petit sourire.

Malgré la chaleur de dingue qu'il faisait là-dedans, on dirait qu'il sort tout juste de la douche, tellement il fait propre.

— Pas de bol qu'elle nous ait lâchés à ce moment-là, par contre... On peut considérer ça comme une séance détox d'un nouveau genre, non ? Je suis sûr que cette idée plairait aux gars de Volvo.

Je confirme tout en lui rendant son sourire.

— Certes. Ça ne fait jamais de mal de se purifier avant d'attaquer une nouvelle année...

— Exactement ! Autant prendre un peu d'avance sur toutes ces saloperies qui vont venir polluer ton système immunitaire. Les soirées, la bouffe de la cafèt'...

Il dit ça en agitant la main, et je sais très bien qu'il attend de moi que je poursuive. Simon fait vraiment de son mieux, avec moi, et je le déçois quotidiennement. J'en ai conscience, mais je suis incapable de me comporter autrement. Ce n'est pas sa faute à lui ; c'est la mienne. Simon est quelqu'un de très gentil. Sûrement trop, même. Trop bon et trop compréhensif.

C'est également mon père, dois-je me rappeler. Je ne comprends pas pourquoi je dois sans cesse me le répéter ; je les ai pourtant vus, ces foutus papiers d'adoption. J'étais même là pendant la signature, ce fameux jour marquant *enfin* mon départ officiel du monde des familles d'accueil, à l'âge beaucoup trop mûr de seize ans et demi.

Je surprends mon reflet dans la vitre de la voiture. Mes longs cheveux bruns tombent en une lourde queue-de-cheval dans mon dos, mon épaisse frange colle à mon front moite, et j'ai les joues en feu.

Mais je sais que ce n'est pas la chaleur qui me rend comme ça. C'est l'angoisse qui monte petit à petit.

J'ai besoin de boire de l'eau.

Non seulement je vais devoir faire la connaissance de celle qui partagera ma chambre cette année, mais il va également me falloir quitter Simon. Je n'ai pas envie de foirer ce moment. *Allez, inspire un bon coup et ressaisis-toi.* Je ne suis franchement pas terrible, dans ce rôle de fille, mais j'ai vraiment envie d'essayer. Je tiens beaucoup à lui, sauf que je n'ai pas encore trouvé le bon moyen de le lui montrer. Je plaque un sourire sur mon visage et prends la direction du coffre.

— Tu penses qu'on peut y arriver en un voyage ? je lui demande. Si oui, je t'invite à déjeuner.

— Quoi ? Pour me retrouver coincé au milieu de tonnes d'étudiants ? Sûrement pas, répond-il en sortant un carton du coffre.

Je vois bien qu'il lutte pour ne pas sourire.

— Je suis prêt à prendre une chaussure à la fois, si ça peut m'épargner cette torture...

— Je pensais plutôt au petit grec au coin de la rue.

La valise que je sors à mon tour ne pèse rien. Plutôt minimaliste, je voyage toujours léger.

Simon se redresse et m'observe en inclinant la tête, un sourcil dressé. Il ne cherche plus à cacher sa joie, désormais.

— Un grec ? Avec des kebabs ? Et du houmous ?

— Oui. Et du caviar d'aubergine.

Il place le carton sur sa hanche afin de se libérer une main et lance :

— Amasse tout ce que tu peux et cours ! Ne prends que ce dont tu as besoin ! Vite, vite !

Il récupère un petit fourre-tout puis fonce en direction du trottoir.

— Dépêche, Allison ! crie-t-il par-dessus son épaule. Il n'y a pas de temps à perdre !

Je prends le seul sac qui reste en riant et referme le coffre. Simon me taquine, parce que la vérité, c'est que sa voiture

est déjà vidée de tout ce que j'ai emmené. Mon père adoptif essaie de dédramatiser mon incapacité à m'établir sérieusement où que ce soit, cet entêtement à ne m'autoriser qu'une fraction de ce dont les autres étudiants envahissent leurs minuscules chambres. Une fois de plus, je suis touchée par cette bonté avec laquelle il accepte mes faiblesses. Alors que les autres prennent des heures entières pour vider leurs voitures et récupérer le reste au pied des camions loués pour l'occasion, nous avons déchargé la nôtre en cinq secondes.

Je cours après Simon – qui est parti si vite que je m'en veux de ne même pas être capable de le rattraper – en coupant à travers divers carrés de pelouse, cognant ma valise dans tout un tas de marches jusqu'à gagner ma résidence, Kirk Hall. À bout de souffle, je le retrouve enfin, assis sur mon carton, la tranquillité incarnée.

— Non, mais... Comment tu savais où il fallait aller ? je l'interroge en haletant.

— J'ai jeté un œil à la carte du campus, la semaine dernière. Et peut-être bien hier soir. Et aussi ce matin, avant de partir...

Je ne sais pas comment Simon parvient à être toujours aussi beau gosse. Sa jolie chemise rouge ne laisse pas deviner une seule petite tache de sueur. Ses cheveux, qu'il prend soin chaque matin de ramener élégamment en arrière, n'ont pas bougé d'un millimètre. Sa capacité innée à paraître toujours aussi distingué, même sans raison particulière, est tout bonnement admirable. Ses lunettes d'aviateur se tournent vers moi.

— Je ne suis pas venu souvent ici, et je n'ai pas envie de passer pour le pauvre empoté qui suit bêtement son gosse. J'ai envie d'avoir l'air de savoir ce que je fais.

Je m'en veux de ne pas lui avoir proposé de venir plus souvent, ces deux dernières années. Peut-être celle-ci sera-t-elle différente... Peut-être serai-je capable de le laisser entrer dans mon univers, cette fois-ci... J'aimerais beaucoup, en tout cas.

Mon rythme cardiaque revient peu à peu à la normale, mais je dégouline de nouveau de sueur.

— Donc tu t'es dit qu'il valait mieux courir à travers tout le campus comme un dératé, c'est ça ?

— Exactement, répond-il avec un grand sourire. Bon, on va voir ta chambre ?

Le jeu de loterie organisé pour la distribution des chambres a eu lieu au printemps dernier, et j'avais l'espoir de tirer un numéro qui m'assurerait une chambre individuelle ; mais sans grande surprise, j'étais tout au fond du panier. J'avais fait la queue pendant des heures pour choisir ma chambre à partir d'un plan bancal dessiné à la va-vite, tout ça pour découvrir qu'il ne restait plus que des doubles. Je n'arrivais pas à croire qu'on ne puisse pas choisir directement sur Internet, et j'avais parcouru mes options restreintes en râlant dans ma barbe contre ce système affreusement archaïque. L'élève en charge de la répartition n'arrêtait pas de me demander si je n'avais pas d'amie avec qui partager ma chambre, et après l'avoir gentiment ignoré cinq fois, j'avais fini par aboyer un : « Non, d'accord ? Non, je n'ai personne avec qui la partager ! C'est pour ça que je voulais une chambre individuelle ! »

Certains pourraient dire que j'ai un peu perdu mon sang-froid, ce jour-là, mais honnêtement, j'étais bien trop occupée à paniquer pour m'en soucier. J'avais fini par opter pour la moitié d'une suite pour deux personnes, ce qui me permettrait au moins de jouir d'une chambre rien qu'à moi. La suite bénéficiait également d'une petite pièce commune, par laquelle je n'aurais d'autre choix que de passer pour entrer et sortir, mais m'isoler ne devrait pas être si compliqué. Dans des élans d'optimisme, une petite partie de moi espérait que le feeling passe immédiatement entre moi et ma coloc mystère. Les miracles existent, après tout... Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, je suis une vraie boule de

nerfs à l'idée de la rencontrer. Il ne me faut que quelques minutes pour signer le formulaire et récupérer ma clef. Alors, je pénètre enfin dans ma suite en sous-sol, non sans appréhension. En m'entendant soupirer, Simon éclate de rire.

— Soulagée d'être la première ?

Je tire ma valise dans l'une des chambres vides puis m'écroule dans l'affreux et inconfortable canapé orange du salon. Simon récupère le siège de bureau de ma chambre et le fait rouler face à moi avant de s'y percher.

— Pourquoi est-ce que tu stresses comme ça ?

Je croise les bras et balaie des yeux la pièce cimentée.

— Je ne stresse pas du tout. Elle est sûrement très sympa. À tous les coups, on deviendra les meilleures amies du monde, elle me tressera les cheveux et on fera des batailles de polochons en petite tenue, tout ça pour finir par tomber amoureuses...

J'aperçois une toile d'araignée, dans un coin, et m'imagina déjà tous les œufs prêts à éclore dont la pièce ne tardera pas à être envahie.

— Allison ?

Simon attend d'avoir toute mon attention pour poursuivre.

— Tu ne peux pas faire ça. Tu ne peux pas devenir lesbienne.

— Pourquoi ?

— Parce que les gens diront que ton père adoptif *et* gay t'a poussée à devenir gay, et je n'ai franchement pas envie d'entendre une fois de plus cet insupportable débat sur l'inné et l'acquis...

— Mouais, ce n'est pas faux.

Je redresse la tête, m'attendant à tout moment à voir des œufs d'araignée tomber du plafond.

— Dans ce cas, je me contenterai d'espérer que c'est une chouette fille tout à fait normale avec qui je n'aurai pas d'aventure sexuelle...

— Voilà. Je suis sûr qu'elle sera sympa, tu verras. Les écoles d'art attirent d'excellents éléments. Il y a plein de gens bien, ici.

Je sais qu'il essaie de me rassurer, mais ça ne fonctionne pas du tout.

— Carrément... je marmonne en faisant courir mes doigts le long du tissu rêche et passé qui recouvre le canapé, de toute évidence composé de cailloux. Simon ?

— Oui ?

Je pousse un soupir avant d'inspirer longuement tout en jouant avec les fils de ce canapé décidément immonde.

— À tous les coups, elle a des cornes.

— Ça, ça m'étonnerait, répond-il avec un haussement d'épaules. Quoique...

— Hein ? Quoi ? je m'écrie d'un air horrifié.

Le silence qui s'étire entre nous a le pouvoir de me rendre ultra-nerveuse. Enfin, Simon reprend d'une voix insupportablement lente :

— Qui te dit... qu'elle n'en a pas... au moins... *une* ?

Je tourne vivement la tête vers lui pour le voir taper des mains comme un gamin.

— Comme une licorne ! s'enflamme-t-il dans une énième tentative pour m'arracher un sourire. Tu imagines ? Ta coloc est peut-être une licorne !!

— Ou un rhinocéros. Un gros rhino bien méchant.

— C'est en effet une possibilité, concède-t-il.

— En tout cas, dis-je en soupirant, si j'ai le dos qui me gratte, je peux toujours compter sur ce canapé. Et ça, c'est une super-nouvelle...

Je m'affale à nouveau sur le tissu rugueux à souhait et tends les bras en guise de défense avant que Simon n'ait le temps de protester.

— Oui, oui, je sais... Je suis l'optimisme à l'état pur.

— Rien de bien nouveau jusqu'ici.

Les yeux bleus de Simon plongent dans les miens. Sa peau hâlée a les marques d'un été passé à naviguer le long de la côte du Massachusetts, et ses cheveux bruns tirent sur le blond, là où le gris n'a pas encore empiété. J'aurais dû me joindre à ses excursions beaucoup plus que je ne l'ai fait. L'été prochain, peut-être l'été prochain...

— Eh bien moi, je trouve que c'est un sacré bonus que t'offre la fac, ce gratte-dos. Profites-en à fond, commente-t-il.

Tout en examinant la pièce, je prends une résolution : donner une chance à cette mystérieuse colocataire. Je vais tout faire pour être ouverte et avenante. Après tout, nous pourrions être compatibles, elle et moi ? Rien ne nous oblige à devenir les meilleures amies du monde. J'ai déjà ce qu'il faut avec ma seule et unique véritable amie, Steffi, et je n'ai pas de place pour quelqu'un d'autre dans mon cœur. Mais jouir d'une relation cordiale et saine avec ma coloc ? Oui, ça pourrait être agréable. Enfin, *agréable* est peut-être un peu fort. *Tolérable*, disons.

Un coup fort fait résonner la porte, qui s'ouvre dans la seconde sur un garçon élancé à la barbe en bataille et au cou ficelé de multiples colliers de perles.

— Hé ! C'est toi, Allison ?

Je hoche la tête.

Un grand sourire lui étire le visage.

— Salut ! Ravi de te rencontrer ! Moi, c'est Brian, ton conseiller de résidence. Bienvenue, la miss. On est super-contents de t'accueillir à Kirk Hall. Ça va tabasser, cette année !

Puis il dresse un poing en l'air. Pour ma part, je fais de mon mieux pour ne pas laisser deviner mon malaise.

— Bon, il y a juste un petit hic avec ta coloc...

— Comment ça, un *hic* ?

— Bah... Disons que tu ne la verras pas de l'année, quoi. Une histoire de phoques et d'expédition en Antarctique... répond-il en faisant une grimace. Si tu veux mon avis, je

trouve qu'il y a franchement plus fun, mais apparemment, elle va rester coincée plusieurs mois dans un labo pour étudier les bestioles, puis elle partira les voir en live.

— Des... phoques ? intervient Simon en grimaçant à son tour.

— Ouais... Vous imaginez l'odeur ? commente le type aux colliers en se pinçant le nez. Enfin bref, cette année, c'est la vie en solo pour toi, petit oisillon... Mais tu sais quoi ? Ce soir, c'est la teuf ! Grosse soirée dans la salle commune du troisième étage. Je compte sur toi !

Il plante un doigt sur mon épaule puis disparaît en laissant la porte claquer derrière lui. Simon semble peiné par le fait que je n'aie pas de colocataire cette année. Quant à moi, je ne peux nier que je suis franchement soulagée. *Je suis un oisillon qui va pouvoir se la jouer solo !*

— Allez hop, à nous les baklavas ! je lance d'un ton un peu trop enthousiaste.

— Allison...

— Quoi ? Oh.

Je m'arrache un air déçu tout en essayant de masquer l'apaisement évident que me procure ce revirement de situation.

— Oui, ça aurait été cool de vivre avec quelqu'un, mais ce n'est pas grave... Elle va passer une année super. C'est chouette pour elle, non ? Tu savais qu'on appelle aussi les phoques des léopards de mer ? Je préfère ce nom-là, moi.

— Non, je ne savais pas, répond Simon en agitant les mains en l'air. Écoute, Allison... Je sais que tu n'aimes pas les gens, mais ça ne veut pas dire que tu dois te réjouir comme ça si...

— Si quelqu'un préfère, plutôt que de vivre avec moi, aller s'enfermer dans un labo pendant des mois pour ensuite partir en expédition dans la toundra, tout ça pour étudier une bestiole dangereuse et flippante ?

Une expression triste balaie ses traits.

— Oui. Mais ce n'est pas comme si elle te connaissait et... t'avait rejetée. Elle ne fait que suivre ses rêves, j'imagine.

Nous restons assis sans rien dire, mais mes fesses finissent par me faire tellement mal que je me lève et parcours les quelques petits mètres qui me séparent de ce qui aurait fait office de chambre pour ma coloc. Je pose la tête sur le bois de la porte et baisse les yeux au sol.

— Je suis désolée de ne pas aimer les gens. Et de t'avoir montré que l'idée de vivre seule me soulageait.

— Ce n'est rien, murmure-t-il. Je comprends.

— Et je suis désolée d'être aussi pessimiste.

— Ça aussi, je le comprends.

— Et je suis désolée...

Je n'arrive pas à trouver les bons mots.

— Je suis juste désolée. Je pense que tu as fait une erreur. Avec *moi*.

C'est la première fois que j'ose dire à voix haute ce que je pense depuis des années. Je ne sais pas pourquoi ça décide de sortir maintenant, mais de manière générale, on ne peut pas dire que je sois sûre de grand-chose. Du coin de l'œil, je vois Simon se lever de son fauteuil et se tourner vers moi. Puis il me répond d'une voix douce mais ferme.

— Non. Je n'ai fait aucune erreur avec toi, crois-moi.

Me connaissant par cœur, il ne s'approche pas plus pour tenter une quelconque embrassade ou autre témoignage d'affection. J'apprécie énormément le fait qu'il respecte autant ces barrières. Il sait que les effusions, ce n'est pas mon truc.

Ni les gens. Ni la confiance en général.

— Et ce dont je suis également certain, poursuit-il, c'est que tu me dois un repas.

Nous prenons donc la direction du petit grec situé à un bloc du campus, où nous commandons une quantité astronomique de nourriture. Je passe beaucoup de temps à me

remplir le gosier et peu à discuter, mais Simon parvient à rendre notre silence moins gênant qu'il ne devrait l'être.

— Je me demande comment elle est... je murmure entre deux bouchées.

L'espace de quelques secondes, je m'imagine vivre l'expérience typique de l'étudiante flanquée d'une coloc absolument géniale, et en appréciant véritablement cette expérience. Mes deux dernières colocs et moi n'avons créé aucun lien, ce qui n'a rien de bien surprenant. Je sais que c'est uniquement ma faute.

— Peut-être qu'elle était cool. Peut-être qu'on serait devenues amies.

Simon s'éclaircit la gorge. Il sait très bien que je n'y crois pas une seule seconde.

— Mais, poursuis-je posément, étant donné que les léopards de mer semblent être l'amour de sa vie et qu'à moi, ils me foutent une trouille bleue, je pense que ça n'aurait pas marché entre nous. C'est sûrement mieux comme ça.

Je commence à avoir mal au crâne. Je vide mon verre puis me concentre sur l'unique fait de le remplir, encore et encore, d'eau gazeuse.

— Tu sais quoi d'autre, sur ces animaux ? m'interroge Simon en interrompant ma soudaine consommation excessive d'eau. Personnellement, j'en ai à peine entendu parler.

Quelques secondes me suffisent pour afficher une photo sur l'écran de mon téléphone et la planter devant lui.

— Ce sont leurs dents, le pire. Des vraies rangées de mini-scies.

— Ouais, tu as raison, commente Simon d'un air vaincu. Ce n'est pas le plus beau des animaux. Elle n'aurait peut-être pas été top, cette coloc.

Je me réadosse à ma chaise avec une immense satisfaction. Mon mal de crâne s'est brusquement volatilisé.

Une seule personne

À neuf heures du soir, je suis dans mon lit, en train de lisser mes draps tout neufs pour m'assurer que le pli parfaitement dessiné sur ma poitrine conserve bien sa forme. Un petit ventilateur de bureau brasse suffisamment d'air pour m'éviter de suffoquer sous la chaleur ambiante. Les cris des étudiants qui fêtent allègrement leur retour, là-haut, me nouent l'estomac, alors je préfère ne pas ouvrir la fenêtre. Le ronronnement du ventilateur ne parvient pas à masquer complètement les bruits des festivités, mais c'est toujours mieux que rien.

Des coups soudains à ma porte m'arrachent un sursaut, et il me faut quelques secondes pour contenir ma panique avant d'entrouvrir craintivement.

— Salut, Allison ! Tu as passé un bon été ? Tu viens à la soirée ?

Une fille toute menue se tient devant moi, un gobelet à la main. Ses cheveux peroxydés forment des gros paquets de pointes qui retombent sur ses épaules. Je la reconnais ; elle a suivi plusieurs cours avec moi, l'année dernière. Becky ? Bella ? Brooke ? Ça commence par un B, en tout cas. Lorsque son regard capte mon débardeur et mon pantalon de pyjama, elle se raidit.

— Oh, on ne dirait pas...

— Salut ! dis-je en arborant un large sourire. Ça me fait plaisir de te revoir ! Tu es magnifique, dis donc ! Ce bronzage de dingue !

Je feins tellement bien l'excitation que je suis moi-même surprise par cette voix haut perchée qui sort de ma gorge.

— Sincèrement, j'ai trop enchaîné les soirées, je suis rincée...

Ce que j'appuie d'un regard entendu, dans le but de lui faire croire que j'ai tellement abusé de débauche, ces dernières semaines, que je ne me sens pas la force de participer à une soirée de plus. Puis je simule un bâillement.

Miss B. dresse son verre comme pour compatir et remue si vigoureusement la tête que l'une de ses mèches fait tremette en passant.

— Je vois. Récupère bien, alors ! La prochaine fois, peut-être ?

L'idée de me voir passer encore deux ans ici, à éviter la moindre interaction sociale, me fatigue d'avance. Si seulement je pouvais me trouver une cape d'invisibilité, ce serait le pied.

— Carrément, euh...

Et là, je fais l'erreur monumentale de marquer une hésitation, ce qui trahit instantanément l'absence totale de souvenir que j'ai de son prénom.

— Carmen, lance-t-elle d'un air clairement blasé. C'est *Carmen*. Je vivais dans la chambre d'à côté, l'année dernière, et on avait littérature et anglais ensemble.

— Je me souviens de toi, patate !

Je me creuse alors la cervelle pour trouver autre chose à dire. Même si je ne veux pas participer à une quelconque soirée, je n'ai pas plus envie de blesser cette fille. C'est précisément dans ce genre de moments que j'aimerais être moins coincée, moins... bizarre.

— Je... Je venais juste de remarquer tes boucles

d'oreilles. Elles sont... uniques ! dis-je dans une piètre tentative de sympathie.

— Ce sont des anneaux en argent tout ce qu'il y a de plus banal, commente-t-elle en portant une main à son oreille.

— Oui, enfin... Ce n'est pas le mot que je voulais dire... Je... Elles ont la taille parfaite ! Pas trop grosses, pas trop petites... Tu vois, quoi !

Carmen me dévisage comme si j'étais folle.

— Moui...

— Elles sont très jolies. Ça fait longtemps que je me cherche une paire comme ça.

— C'est ma mère qui me les a offertes. Je peux lui demander où elle les a achetées, si tu veux.

J'esquisse un sourire.

— Oh, oui, super ! Merci beaucoup !

Me rendant compte que je remonte beaucoup trop dans les aigus, je baisse d'un ton et simule un nouveau bâillement.

— Vraiment désolée pour ce soir, mais je suis trop naze. Bois une bière pour moi !

— Je vais me gêner, tiens !

Puis elle prend une longue gorgée de son verre et s'éloigne dans le couloir avant de s'arrêter.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir, Allison, dit-elle alors en se tournant vers moi.

— Moi aussi, Carmen !

Je verrouille la porte et éteins la lumière. La porte de la deuxième chambre est grande ouverte. Mon regard se pose dessus sans que je parvienne à le dévisser. Que faire ? La fermer, ou ne pas y toucher ? Gros dilemme. Fermée, cela pourra laisser croire qu'il y a quelqu'un derrière, en train de dormir, de bosser, de flirter, même... Comme si j'avais une espèce d'ami, dans cette pièce, avec qui je partagerais un véritable lien. *Quelque chose*, tout du moins. Ouverte, cela ne fera que me rappeler que je suis seule.

J'ignore réellement quoi faire. Les minutes défilent sans que j'arrive à me décider.

Puis soudain, je plonge en avant, saisis la poignée et ferme la porte d'un grand coup. Cette pièce n'existe pas.

Je m'éloigne en galopant, ferme la porte de ma chambre derrière moi et me jette sous les couvertures.

Je tire le drap jusqu'à mon menton d'un geste nerveux qui frise la pathologie. *Pourquoi Carmen s'est-elle mis en tête de passer me voir ?* Je n'y comprends rien. Mes orteils remuent tellement que je me retrouve à cogner mes pieds l'un contre l'autre pour les calmer.

Je brasse un peu d'air en secouant les draps avant de relisser le tissu tout en m'assurant de bien respecter le pli. Simon a tenu à m'en acheter une nouvelle paire, même si j'en avais déjà une, et il les a non seulement lavés, mais aussi repassés avant de prendre la route. Il avait eu l'air affreusement déçu quand j'avais d'abord refusé son offre. « Mais tu ne peux pas te contenter d'une seule paire de draps ! S'il te plaît... Fais-le pour moi, au moins ! Allez, une deuxième paire pour cette année... », m'avait-il suppliée. « Tu as vu cette densité de tissage ?! » En le remerciant, j'avais donc fini par accepter ce cadeau de haute densité.

La lourdeur du coton m'est beaucoup moins familière que tous ces draps bas de gamme et rêches dans lesquels j'ai dormi la plus grande partie de ma vie, et l'espace d'un instant, je suis tentée d'aller récupérer mon ancienne paire dans le placard et de refaire le lit. Mais même si je ne suis franchement pas à l'aise, j'ai envie de faire plaisir à Simon, alors je décide de rester comme ça. Après tout, ça fait des années qu'il fait son maximum pour m'apporter une nouvelle normalité.

J'aimerais pouvoir le laisser faire, mais mon histoire personnelle est trop souillée pour qu'il puisse y changer quoi que ce soit.

J'ai arrêté d'espérer une quelconque stabilité lorsque j'ai eu dix ans. C'était déjà pas mal d'y croire jusque-là... Mais à mes dix ans, j'ai enfin compris que j'étais inadaptable. Qui voudrait d'une gamine timide, inintéressante au possible, mal dans sa peau et ayant depuis longtemps dépassé le stade du mignon petit bébé ?

Je ferme les yeux et caresse les draps du plat de la main, encore et encore, tout en m'efforçant de dompter cette angoisse qui menace de me submerger chaque fois que je repense au passé.

Je me souviens d'une assistante sociale très gentille venue me récupérer dans une de mes familles d'accueil. Je devais avoir huit ans. C'était le jour de l'An, il tombait des bourrasques de neige fondue, et elle avait dû rajuster son écharpe de laine rose une bonne dizaine de fois, tellement elle était nerveuse. Voilà un travail dont je ne voudrais pour rien au monde... Je revois les visages souriants des parents et de leurs enfants biologiques qui me serraient dans leurs bras tout en me souhaitant bonne chance et en me remerciant d'être venue chez eux. *Me remercier*, comme si j'étais une étudiante étrangère passée découvrir temporairement la culture d'une famille aisée du Massachusetts... Comme s'ils m'avaient accueillie pour vivre une expérience inédite. Mais au moins, je mangeais bien, là-bas, je fréquentais une bonne école, et j'avais pu suivre des cours de danse classique pendant six mois. Mais à quoi bon ces cours, si c'était pour avoir quelques mois plus tard le cœur brisé en apprenant qu'il était temps de partir ?

Mon enfance a été une succession incessante de nouvelles écoles, de nouvelles chambres, de nouvelles maisons, de nouveaux quartiers, de nouvelles familles. Je repense au nombre de professeurs et de camarades que j'ai dû rencontrer, au nombre de fois où j'ai dû tout reprendre à zéro.

Puis il y avait les anniversaires. Soit fêtés à l'excès, soit totalement ignorés.

Ma respiration s'accélère, et je serre les poings sur le tissu tout en me rappelant que j'ai beaucoup plus, aujourd'hui, que ce que je n'aurais jamais pu imaginer. Je devrais être rassurée. Simon est là. Il m'a promis qu'il n'irait jamais nulle part. Il m'a adoptée, bon sang. Il a *signé* les papiers. Légatement, il ne peut plus aller nulle part.

Il est donc coincé avec moi.

Mon téléphone m'arrache brutalement à ma montée d'angoisse.

C'est Steffi. L'unique personne à qui j'ai envie de parler, là, tout de suite.

J'essuie mon visage et m'éclaircis la gorge avant de décrocher.

— Salut, toi !

— Salut ! claironne-t-elle.

Je me sens mieux dans la seconde.

Steffi est la seule exception au fait que le monde soit incontestablement instable, et cruellement peu fiable. Dès que nous nous sommes rencontrées, à quatorze ans, nous sommes devenues des partenaires de survie. L'espace de trois mois seulement, nous avons vécu dans la même famille d'accueil, avec quatre autres enfants, mais ces trois mois ont suffi pour cimenter à tout jamais notre amitié.

— Alors, la Californie ? je l'interroge.

— Un vrai rayon de soleil, exactement comme moi ! dit-elle en poussant ce rire rocailleux, et je l'imagine aisément balayer ses longs cheveux blonds. Je suis faite pour Los Angeles, ma poule. Tu le sais bien... Et toi aussi ! Tu verras, quand tu pourras enfin ramener tes fesses par ici, une fois ton diplôme en poche.

— J'y compte bien, dis-je en souriant.

En fond sonore, je distingue un air de musique et le bruit de cintres qu'on écarte sur une tringle.

— Tu sors ?

— Un peu, mon neveu ! Je te mets sur haut-parleur le temps de me changer, d'accord ? Alors, quoi de neuf ? Comment ça s'est passé, les adieux avec papa ?

— Ça a été. Enfin, tu vois bien, quoi... On a déjeuné ensemble.

— Simon est toujours aussi canon ?

— Sérieux, Steffi ! Arrête tes conneries, ça craint !

Mais au fond, je ne peux m'empêcher de rire.

— Hé, ce n'est pas mon père à moi, je te rappelle, rétorque-t-elle d'une voix affreusement sexy qui me fout la chair de poule. Si ça ne tenait qu'à moi, je serais prête à devenir maaadame Simon Dennis... Tu imagines, je serais ta petite môman !!

— Tais-toi, tu me fais flipper ! Et puis il est gay, dois-je lui rappeler. Dieu merci, tu n'es pas tout à fait son genre...

— Ahhh, j'oublie toujours ce détail, soupire-t-elle. Fait chier ! Dis, il porte toujours ces adorables lunettes d'aviateur ? Non, non, ne réponds pas ! Ahhhh, pourquoi la vie est-elle si injuste... ?

— Je pense que tu t'en remettras, je réponds d'un air blasé.

— Ouais... Ce soir, j'ai prévu de noyer mon chagrin dans la vodka-Coca et de rentrer avec le plus joli petit cul que je puisse trouver. Et toi ? Tu comptes faire des folies de ton corps en cette douce soirée ?

— Les cours reprennent demain, je réponds en réprimant un grognement. Je... j'ai décidé d'être sage, ce soir.

J'ignore pourquoi je me mets à bégayer, mais il n'en faut pas plus à Steffi pour deviner que quelque chose ne va pas.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-elle d'une voix beaucoup plus sérieuse, soudain.

— Rien.

— La soirée est difficile... ?

Je sais que ça ne sert à rien de lui mentir.

— Oui, un peu... Je ne sais pas pourquoi.

La musique s'éteint, derrière elle. Que je le veuille ou non, j'ai désormais toute son attention.

— Tu as besoin d'un petit coup de boost ?

Je suis incapable de parler, mais elle me connaît suffisamment bien pour savoir que je suis en train de hocher la tête.

Elle commence alors à me dire ce que je sais déjà – tout du moins ce que je devrais savoir –, mais qu'elle doit me rappeler beaucoup trop souvent.

— Nous ne sommes *pas* les statistiques, Allison. Nous sommes au-dessus du système. Personne n'a voulu de nous toutes ces années ? Parfait. Alors on a éclaté le système. On a grandi seules, rejetées de tous. Et le résultat ? On a eu notre bac, et on est toutes les deux à la fac, aujourd'hui. Nous n'avons pas fait de prison, nous ne sommes pas tombées dans la drogue. Nous n'avons jamais fugué ou fini dans la rue à faire je ne sais quelle horreur pour survivre. Nous ne sommes *pas* les statistiques, répète-t-elle. On a connu des familles affreuses. On a connu des familles sympas. Ce genre de détails ne comptent pas. Tu m'entends ? *Les détails ne comptent pas*. Je n'ai pas envie de vivre dans le passé. Et toi non plus. Nous n'y retournerons pas. C'est terminé. Nous ne sommes pas ces foutues statistiques, et nous ne le serons jamais. Nous sommes l'exception, Allison, et nous sommes exceptionnelles. C'est compris ?

Je hoche une fois de plus la tête.

— Bien.

J'étais à fleur de peau, quand Steffi est venue bouleverser ma vie. Tout du moins, la transformer.

— Et ensuite ? insiste-t-elle. Qu'est-ce qu'on fait ? Chaque jour qui passe ?

Je me tourne sur le flanc et éteins la petite lampe de bureau qui brille au-dessus de ma tête.

— On se concentre sur l'avenir et on ne regarde pas en arrière.

— De grands avenir, me corrige-t-elle. Et pourquoi de grands avenir nous attendent, toutes les deux ?

— Parce que tu nous as poussées à étudier. Parce que tu savais que notre éducation était plus importante que tout. Qu'elle finirait par nous sauver.

Ce n'est pas par vantardise qu'elle me fait dire ça ; elle ne veut que me pousser à valider le fait que nous en soyons là toutes les deux. Mais elle devrait être sacrément fière de ce qu'elle a accompli, parce que c'est grâce à elle que nous ne nous sommes pas perdues de vue. À chacun de mes déménagements, elle a toujours été prête à tout pour obtenir mes nouvelles coordonnées : les menaces, la persuasion, le soudoiment... Prête à tout pour que l'on ne s'éloigne pas, même si nous ne partagions plus le même foyer. Et Steffi est la seule raison pour laquelle je me suis lancée tête baissée dans les études. C'est elle qui m'a fait comprendre à quel point c'était crucial pour ma survie.

— Et tu t'es trouvé une excellente fac.

— Et toi, tu as décroché une bourse complète pour l'UCLA¹. Ça n'arrive à personne, ce genre de chose ! *Personne*, j'insiste, presque comme pour me rappeler à moi-même ce que mon amie a été capable d'accomplir.

Il faut dire que son zèle et sa détermination féroce ont largement porté leurs fruits. Plus encore que moi, Steffi est la parfaite exception au destin souvent sinistre qui attend les gosses placés.

— Nous en sommes arrivées là parce que nous sommes restées concentrées sur notre objectif, poursuit-elle.

1 Université de Californie à Los Angeles (toutes les notes sont de la traductrice).

— Et parce que tu t'es occupée de moi, j'ajoute en fixant le plafond.

— Nous nous sommes occupées *l'une de l'autre*, me corrige-t-elle avant de marquer une pause. Tu ne te souviens pas de ce que tu as fait pour moi ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Steffi garde le silence un instant.

— D'accord, mais en tout cas, tu t'es occupée de moi, toi aussi.

— Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas en faire plus, aujourd'hui ?

— Parce que je suis une dure à cuire, ma poule.

J'éclate de rire malgré moi.

— Ça, c'est sûr... Je veux juste que tu saches que je suis là pour toi. Que je ferais n'importe quoi pour toi.

— Je le sais, ne t'inquiète pas ! Allison...

— Oui ?

— Tu as eu droit à un happy ending, d'accord ? Tu as Simon dans ta vie, désormais. Ne l'oublie jamais. Même quand on pensait qu'il était trop tard, même quand on avait l'impression que ça n'avait plus d'importance, tu as trouvé un père. Tu as un foyer, quelque part où rentrer pour les vacances. Ce n'est pas parce qu'il est arrivé tardivement dans ta vie qu'il ne compte pas, Allison. Tu as défié toutes les probabilités en te faisant adopter au moment du lycée.

— Ce n'est pas juste.

Je ne supporte pas d'entendre Steffi dire ça, parce que ma culpabilité est incontrôlable. Je plaque une main sur ma bouche pour étouffer les sanglots qui menacent de m'échapper, et il me faut plusieurs secondes pour parvenir à m'exprimer sans trahir mes émotions. Lorsque je reprends la parole, c'est d'une voix plate. Factuelle.

— Tu n'as pas été adoptée, toi.

— Pas besoin. J'étais malade, Allison. Personne n'aurait

voulu d'une gamine avec un cancer. Et même une fois guérie, je n'avais pas besoin d'eux.

Ce *eux* auquel elle fait référence, ce sont Joan et Cal Kantor. Steffi a emménagé chez eux plus ou moins en même temps que moi chez Simon. Simon a fini par m'adopter, mais Joan et Cal, eux, se sont contentés de la laisser voler de ses propres ailes à ses dix-huit ans. Pas de soutien, pas de famille, pas de refuge.

Aussi endurcie et indépendante que soit Steffi, elle a pris un sacré coup quand ils lui ont poliment signalé qu'ils n'allaient plus pouvoir s'occuper d'elle. Je connais de meilleures façons de fêter son bac...

Je ne pourrai jamais le leur pardonner.

Je ne saurai jamais quoi penser de ces gens. Du fait qu'ils aient repoussé la fille la plus géniale que je connaisse. Une fille qui aurait pu devenir la leur.

Comme toujours, Steffi se charge de combler le vide que je crée.

— Hé... J'étais un poids, à l'époque. Un *risque*. Et puis, pourquoi j'aurais envie d'une gentille petite famille et ses trois chiens quand je t'ai toi, hein ?

— Ouais...

Je ne suis pas aussi convaincue qu'elle.

— Hé ! Oublie ça, tu veux ? insiste-t-elle d'une voix plus ferme, cette fois. Je t'ai *toi*, Allison ! Qu'est-ce que je dis toujours ?

J'ai la tête qui tourne, soudain.

— Je ne sais pas...

— Ne lâche pas celui qui t'est cher. Tu te souviens ? Je t'ai toi, et tu m'as moi. Et quand on a la chance, dans cette vie impitoyable, de trouver une personne, *une seule*, qui fait que ça vaut la peine de se lever, une personne qu'on aime, à qui on se fierait les yeux fermés et pour qui on serait prêt à tuer, alors il ne faut pas la lâcher, parce que

c'est sûrement tout ce qu'on aura. Et nous, on l'a, dit-elle avec conviction.

— D'accord...

— La douleur finit toujours par passer.

— D'accord.

— Dis-le.

— La douleur finit toujours par passer.

Je répète sans vraiment savoir si j'y crois ou non. Je ne suis pas aussi forte que Steffi, et mon passé me fait encore mal. Même si le pire est censé être derrière moi, son poids est toujours trop lourd pour moi.

Et si j'avais trop souffert pour pouvoir m'en remettre un jour ?

— Steffi ? Tu n'es pas un poids, d'accord ? Et tu ne l'as jamais été. Tu es tellement parfaite qu'aucun parent ne pourrait gérer ça. C'est tout.